

LA VISION CRETOISE DU MONDE (*)

Deux courants ont créé la civilisation grecque antique: le courant souterrain et sombre, Dionysos, et le courant lumineux, à ciel ouvert, Apollon. On sait combien le courant souterrain arrosait et nourrissait le monde d'en haut. Sans Dionysos, Apollon demeurerait sans force.

Deux ou trois mille ans ont passé. Un nombreux sang nouveau a enrichi notre sang. Que devons-nous faire de toutes ces richesses nouvelles? Deux voies s'ouvrent à nous: ou tout élaguer, et ne garder en nous que la Grèce antique, - et d'elle ne garder que l'apollinienne - ou nous mettre, irrémédiablement épigones, à les suivre (les égaier est impossible), essayer de créer la synthèse de tous ces sangs et trouver l'expression de notre richesse hyper-hellénique. Dans mon **Odyssee**, c'est cette synthèse que j'ai tenté de faire, c'est cette expression que j'ai essayé de trouver. Ulysse n'exprime pas seulement, en général, l'homme moderne qui aspire à une nouvelle forme supérieure de vie, mais, en particulier, le Grec, qui a à résoudre le dilemme de son destin: Ulysse choisit de vivre la solution qui lui paraît la plus juste; il ne cherche pas à élaguer; il ne renonce à rien; il cherche la synthèse.

Voyons maintenant ce que l'Orient signifie. La principale caractéristique de la Grèce, la voici: consolider, au prix de multiples efforts, le moi, le réduit solide qui soumet les forces instables, les démons primitifs, à la lumière de la volonté humaine. L'idéal suprême de la Grèce est de sauver le moi de l'anarchie et du chaos. L'idéal suprême de l'Orient est d'unir le moi à l'infini jusqu'à ce qu'il se confonde avec lui. La contemplation passive, la béatitude du renoncement, l'abandon pleinement confiant aux forces mystérieuses et impersonnelles: telle est l'essence de l'Orient.

Il n'est rien de plus opposé à l'âme et à l'action de l'Ulysse de mon **Odyssee** que cette conception orientale de la vie. Ulysse n'est nullement oriental. Assurément il ne jette pas un voile sur le chaos, comme le Grec; car il aime conserver sa vigilante force et la multiplier, en regardant le chaos. Tout au contraire: au dernier instant, quand la mort apparaîtrait, il se lève, tout droit, devant le chaos, il le regarde d'un œil clair.

Cette attitude devant la vie et la mort n'est pas grecque ni orientale. Mais autre chose. Ici commence ma confession. Je suis heureux d'avoir à expliquer comment je rattache mon âme à l'âme antique de mes ancêtres, et comment s'est formée ainsi ma conception philosophique de l'univers. La vision centrale qui rythme en ces dernières années ma vie et mon œuvre ne m'est pas venue "d'en haut", de connaissances scientifiques et de rêveries métaphysiques, mais "d'en bas", des profondeurs de ma terre.

(*) Ce texte a été publié dans la revue "Les 4 Dauphins", Aix-en-Provence, IV-V 1957, pp.115-118.

La Crète (pour moi, et non pas, naturellement, pour tous les Crétois, et moins encore pour Erotocritos et Erophile, dont le père était Vénitien), la Crète est la synthèse que j'ai toujours essayé de concevoir: la synthèse de la Grèce et de l'Orient. En moi je ne sens ni Occident ni Grèce classique comme un "pur" élixir. Ni le chaos anarchique, ni la résignation aboulique de l'Orient. Tout au contraire, une synthèse; le moi regardant l'abîme sans se décomposer; bien plus, ce regard l'aidant à se concentrer sur lui-même, en le remplissant de fierté et de courage. Ce regard fixé sur la vie et la mort, je l'appelle crétois.

Tel était le "regard crétois" dans la civilisation minoenne. La Crète minoenne, avec ses terrifiants tremblements de terre que le Taureau symbolisait, et les jeux que font les Crétois, précisément avec le Taureau, réalise ce que je considère comme le but suprême: la Synthèse.

Ce taureau crétois n'a aucun rapport avec le taureau de Mithra, qu'on adorait comme un dieu, et qu'on tuait par amour pour s'unir à lui par la communion. Les Crétois regardaient sans crainte, en face, le Taureau-Titan-tremblement de terre. Ils ne le tuaient pas pour s'unir à lui (Orient) ou pour se débarrasser de sa présence (Grèce): ils jouaient avec lui, avec aisance.

Ce contact immédiat avec le Taureau aiguïsait la force du Crétois; il entretenait la sveltesse et la grâce de son corps, la précision ardente et exacte à la fois de ses mouvements; il disciplinait sa volonté et lui donnait le courage généreux, et officiel à acquérir, de se mesurer sans peur panique avec le sombre, avec le tout-puissant Taureau-Titan. C'est ainsi que le Crétois transforma l'horreur en un jeu supérieur où la vertu de l'homme était tonifiée par le contact immédiat avec le monstre, et en sortait victorieuse. Elle était victorieuse sans détruire le Taureau abominable, car elle ne le considérait pas comme un ennemi, mais comme un collaborateur. Sans lui, le corps n'eût pas acquis autant de force ni de grâce, ni l'âme autant de généreux courage.

Assurément, pour accepter de jouer un jeu aussi dangereux, il faut un grand entraînement du corps et de l'âme, et une discipline vigilante des nerfs; mais, une fois entraîné, une fois le jeu bien compris, chaque mouvement devient simple, assuré, aisé.

C'est ce regard héroïque, sans espoir et sans crainte, ce regard serein ainsi fixé sur le Taureau, l'Abîme, que j'appelle "le regard crétois".

Je sais que dans le monde entier et dans la Grèce actuelle il y a d'autres "regards" purs, nobles et lumineux qui voient l'univers sans l'étirer ni le rougir au feu, comme le Grec fait des corps (oui, en vérité, que dirait un Grec ancien de l'époque classique s'il voyait les tableaux du Greco?); ces regards brillants reflètent fidèlement le monde: tel est le regard de l'insulaire, du rouméliote. Je respecte ces regards, je les aime; ils ne sont pas mon regard. Peu importe, j'en ai un autre.

Regard hellénique, oriental, crétois... L'époque que nous traversons me semble résolument anti-classique. Elle cherche à briser les cadres traditionnels, en politique, en économie, dans la vie sociale, dans la pensée, dans l'action; elle cherche un nouvel équilibre, à devenir une nouvelle époque classique d'un niveau supérieur, à créer un nouveau Mythe, capable de donner au monde un sens nouveau, modernisé.

Notre époque - le Taureau - est une époque féroce; ce sont les forces souterraines, dionysiaques, qui ont débordé; l'écorce apollinienne de notre âme craque. Politesse, harmonie, équilibre, douceur de vivre, bonheur, toutes vertus et joies que, courageusement, nous ne devons plus espérer revoir. Elles appartiennent à d'autres époques, révolues ou à venir. Chaque époque a son visage. Celui de notre époque est féroce. Les âmes délicates ne peuvent le regarder en face; elles s'en détournent avec horreur; elles font appel à des modèles d'une politesse exquise et surannée; elles n'ont pas la force de regarder en face le spectacle actuel de l'étonnante et terrifiante cosmogonie. L'œuvre d'art, elles la veulent taillée à la mesure de leur désir et de leur terreur. Elles regardent la vie contemporaine qui explose à chaque instant devant elles avec une puissance diabolique de destruction, et elles ne la voient pas. Si elles la voyaient, elles chercheraient à la voir se refléter dans l'art contemporain.

Quand j'observe dans les nouvelles, les poèmes, les drames, les romans de chez nous, une telle ignorance de l'Instant actuel, je ne puis donner qu'une seule explication de la chose; l'œil de l'homme n'ose voir un spectacle terrifiant que très longtemps après, quand le spectacle a disparu et que l'âme est revenue de sa terreur. Mais lorsque quelqu'un, disciplinant ses forces et ses faiblesses, voit le terrible spectacle avant même qu'ils essayent de se consoler et de consoler leurs contemporains en disant: "Ne l'écoute pas. Le monde qu'il décrit n'existe pas. Il a une sensibilité incroyablement faussée...". Nos petits-enfants, et les enfants de nos petits-enfants jugeront.

PORTS DE L'ORIENT (*)

Bougainvilliers en fleurs, immondices innombrables, voix gutturales, altercations, lueurs jaunes des regards, caïques qui sentent le bitume, le poisson et le fruit pourri, gamines impudiques à la poitrine précoce, garçons et vieillards qui vous prennent à part pour vous promettre des plaisirs inédits, et par-dessus tout, une odeur vive et sainte de sueur humaine. Tout le port sent le musc comme un fauve en rut. Ports séculaires, éternels, de l'Orient. Je remercie Dieu d'être né et d'avoir erré dans ces ports car j'y ai senti l'odeur âcre de la puanteur humaine. Car j'y ai entendu des paroles que je n'aurais pas dû entendre et j'y ai ressenti la douceur - mais pas seulement douceur, la sainteté aussi - qu'ont les fruits défendus des ports.

Des filles fardées - yeux, lèvres, paumes, plantes de pied - sont assises en rang comme des fruits vouëtés et odorants sur la jetée, calmes, immobiles. Elles regardent les navires qui jettent l'ancre. Dans les flancs de la statuette en terre d'une femme de Cnossos, on a retrouvé un bout de fer aimanté. C'est cet aimant, dirait-on, cet aimant familier et invisible, que les Orientales, ces éternelles Sirènes, portent en elles pour attirer les navires. Elles mâchent des graines de melon ou des cacahuètes, ou des boules craquantes et parfumées de mastic. Sereines, sûres d'elles, elles ruminent comme des vaches. Elles savent qu'il est inutile de bouger, de crier et d'agiter des mouchoirs pour saluer les marins qui débarquent. L'aimant reste immobile et attire le navire.

Barcelone, Marseille, Naples, Constantinople, Jaffa, Alexandrie, Tunis, Alger - Sirènes hâlées des ports assises depuis des siècles autour de la Méditerranée pour débaucher les marins. Et pas seulement les marins. Tout s'imprègne de l'odeur secrète de leur sueur. Tout ici - les fruits, les gens, les idées, les comportements - est issu des mêmes eaux tièdes et boueuses, des caïques bariolés et harassés qui viennent mouiller dans leurs baïes, des loups de mer à la peau hâlée et rongée de sel qui sautent sur le quai, exaspérés après la longue abstinence de vin et de femme.

Les bananes, les melons, les dattes, les caroubes, les cédrats ont une correspondance profonde et secrète avec la civilisation qui est née à leur ombre et dans leur odeur. Tout ici, les fruits, les gens, les idées, les comportements, se ressemblent comme des frères. Pour pouvoir supporter l'odeur et la saleté, il faut contraindre son âme à s'élargir et son esprit à se souvenir. Et imposer une discipline rigoureuse à ses désirs. Sinon, le spectacle d'un port d'Orient provoque en vous une répugnance insupportable ou une séduction mortelle. Une âme étroite, pure, à la vertu froide, ne peut rien ressentir ici. Dans les ports de l'Orient la vertu a d'autres frontières et le péché d'autres droits, bien plus importants. On sent soudain dans ces ports, avec une amertume indicible, que la "vertu" est contraire à la nature humaine.

(*) Extrait du livre de Nikos Kazantzaki *En voyageant, Japon-Chine* (en grec), Athènes 1969, pp. 21-23.